

---

**Jean-Luc Bayard** *Et les livres qui demeurent à finir*: Le goût du temps, Une machine à voir, Bruits de langues, Fables pour ne pas ?

**Bernard Noël** Il y en a encore un autre. Un roman... qui n'a rien à voir avec *Le Goût du temps* bien que hanté par le goût du temps. Une promenade mythologique... Un sarcophage surgit des sables comme une barque... Une vieille femme, avant de mourir, donne au narrateur un tissu contenant trois perles qui sont la semence d'un mort. Ce livre est habité par une scène primitive entre un homme et deux femmes : lui aussi, je pensais que je ne pouvais pas ne pas l'écrire...

---

**Jean-Luc Bayard** *Pourquoi ces livres demeurent-ils à distance, comme des livres à venir ?*

**Bernard Noël** Je ne sais pas. Peut-être leur moment est-il passé. Je pense à l'histoire que je t'ai racontée... celle du train où je vois passer un roman... un roman qui n'est qu'un certain volume d'espace rendu sensible pendant quelques secondes autour de la question : "Que serait un livre par lequel le lecteur entrerait dans sa propre vie ?" Que serait un livre... ? Ces deux livres : *Le Goût du temps* et l'autre que j'évoque pour la première fois, sont des livres par lesquels l'auteur peut entrer dans sa propre vie... Mais il ne saurait y entrer que d'une manière mythographique, si je puis dire... car ces livres ne peuvent être que des mythogrammes. Comment définir un mythogramme ? Je pense au pouvoir d'un geste symbolique, à son pouvoir irrécusable. Un discours est toujours contestable. Douteux, à la limite, même s'il est prononcé avec la plus grande sincérité. Par contre un geste symbolique est incontestablement ce qu'il est. Je pense que Mitterand n'a pas fait le geste symbolique qu'il était le seul à pouvoir faire. À propos de la collaboration. Il savait ce que c'était. Il était à Vichy. Et à propos de la guerre d'Algérie... Il savait aussi ce que c'était puisqu'il était ministre de l'Intérieur quand elle a commencé et, qu'à ce titre, il est responsable de la mort d'un certain nombre de gens... en particulier du seul communiste guillotiné au début de la guerre d'Algérie. Donc, il aurait pu faire l'équivalent du geste du Chancelier allemand à Jérusalem... un geste symbolique indubitable... Pour moi, un mythogramme est comparable à ce geste symbolique : il produit une image assez forte pour être l'empreinte de ma vie.

---

**Jean-Luc Bayard** *Est-ce cela, le “grave engagement” : le face à face ?*

**Bernard Noël** Si tu veux... il faut que je précise ici qu'il y a deux types de représentation visuelle. L'une est le contour... Plin raconte l'origine du dessin : une amante va se séparer de son amant qui part en voyage. Elle trace sur son mur le contour de son ombre... et c'est là le premier dessin... une image en creux... une image vide à laquelle j'oppose celle de la main négative. Les mains négatives sont, dans les grottes préhistoriques, les empreintes de mains... Une image pleine... D'où la différence entre le contour et l'empreinte. Le contour est un signe, l'empreinte est la présence même. Il me semble qu'un mythogramme est comme une empreinte. Et que ces récits que je n'ai pas écrits sont... ou pourraient être des mythogrammes...

---

**Jean-Luc Bayard** *Un livre qui permettrait d'entrer dans sa propre vie ne serait-il pas un livre qui permettrait de sortir de l'écriture ?*

**Bernard Noël** Surgit aussitôt en moi la formule de Mallarmé en même temps que me revient mon sacrifice de l'illusion par l'illusion... Mallarmé parle de “glorieux mensonge”... Je me soupçonne de glorieux mensonge... Mais ce sont les glorieux mensonges qui donnent du sens à la vie parce qu'ils ont permis l'invention de l'âme et de la beauté... Malheureusement avec la consommation, c'est fini... Il n'y aura plus de glorieux mensonges... Rien que les tristes et bas mensonges de la publicité et de la démagogie!

---

**Jean-Luc Bayard** *Quand on regarde l'ensemble des livres publiés, on voit des récits, des romans, du théâtre, de la poésie, des essais, des traductions, de l'édition, des préfaces, etc... L'écriture s'échappe dans tous les genres possibles. Pourquoi cette exigence ?*

**Bernard Noël** Il y a le désir de renouveler l'expérience à travers les genres... en changeant de genres et à la fois le désir d'abolir les genres en faisant un seul de tous... ce qui est peut-être illusoire... C'est aussi pour essayer l'écriture de toutes les façons.

---

**Jean-Luc Bayard** *L'abolition des genres interroge leurs différences. Alors, quelle est la différence entre prose et poésie ?*

---

**Bernard Noël** Il y en a une, pourtant... Quand je me suis installé à “La Chartreuse”, à la mi-novembre 1981, j’avais en tête de terminer cette *Machine à voir*, récit dont j’ai déjà parlé. Toutes les conditions favorables étaient réunies après une année difficile, et j’avais le sentiment d’être au bord du livre essentiel... Mais les mois passaient, mon travail n’avançait pas, au contraire il devenait impossible, et je désespérais. Oui, j’étais vraiment désespéré... Un jour, je suis allé rendre visite à Bruno Roy, à Montpellier. Il attendait depuis des mois que je lui donne la fin de *L’Été langue morte* pour Fata Morgana, et il m’a assez violemment reproché mon retard. Je suis rentré à “La Chartreuse” bien décidé à lui donner satisfaction en espérant sortir ainsi de mon état... En essayant de terminer mon poème, je me suis rendu compte, et si je puis dire sur le vif, de la différence entre poésie et prose. La poésie est un événement verbal, qui s’exprime tel quel par une précipitation de mots. On peut travailler ensuite cette précipitation en se la représentant, mais la représentation est secondaire. Dans la prose, celle du moins du récit, la représentation est là d’emblée... Le mot de Valéry disant qu’il n’écrivait pas de roman parce qu’il ne pouvait écrire : “La marquise sortit à cinq heures”, explique bien ce que je veux dire. Quand on écrit des romans, il faut sans cesse faire sortir la marquise ou la faire entrer ! C’est un peu caricatural mais c’est exactement ce qui m’empêchait de faire marcher ma *Machine*, que j’ai fini par abandonner... Il y a une parenté entre l’essai et la poésie... Les deux sont du mental, si je puis dire. Mais la précipitation diffère, brute dans le poème, réfléchi dans l’essai... Et puis, il y a le problème du vers... Trop de gens croient qu’il suffit de ne pas aller au bout de la ligne pour écrire de la poésie... Or, pour qu’il y ait poème... il faut que le vers soit une unité... une unité sonore... et non une simple unité de sens. Le propre de la poésie est que, parfois, le son y fait sens... dans le meilleur des cas.

---

**Jean-Luc Bayard** *Et le vertical ?*

---

**Bernard Noël** C’est aussi le propre du poème que de se présenter verticalement sur la page... Je suis sensible à ce vertical dont j’ai fait parfois une contrainte. La verticalité lutte avec la linéarité. La stoppe. La casse. La redresse...

---

**Jean-Luc Bayard** *À l’occasion d’un texte paru en 1979 dans le recueil collectif Haine de*

la poésie, tu écris : “ je devins doète ”. Les mots ne passent plus seulement par la peau, mais aussi par le dos... La poésie t-a-telle préparé à la révélation de Matisse ?

---

**Bernard Noël** Je ne sais pas... c'est très ironique. Je crois que j'étais plus sensible à l'ironie qu'à la posture.

---

**Jean-Luc Bayard** *Mais comment a surgi “ l'espace sans dos ” ?*

---

**Bernard Noël** Il m'est difficile d'en parler. Je ne dis pas cela pour me dérober à ta question. C'est que la conscience de la perte du dos m'est apparue récemment postérieure à... sa perte réelle ! D'où mon embarras. Quelqu'un, il y a peu, m'a lu en public un texte du *Lieu des signes*, qui suppose cette perte. Or ce texte est l'un des plus anciens que j'ai écrits... Qu'en conclure, sinon que c'est la conscience d'une chose qui la rend effective... C'est en écrivant mon *Matisse* à la Chartreuse que j'ai pris conscience de l'unité de l'espace. La formule “ prendre conscience ” est inadéquate car ce fut de l'ordre de l'illumination ou de l'épiphanie, comme disait Joyce. Pendant plusieurs semaines, j'ai disposé d'un corps voyant. Une lumière me traversait... comme le jour de grâce, sauf que plus matériellement sensible... Je dois peut-être le déclenchement de cet état à une phrase de Matisse : “ Quand je peins, je vois dans mon dos ” et à sa vérification dans plusieurs tableaux, en particulier *L'Atelier* et surtout *La Desserte rouge* où les ramages censés décorer les murs abolissent si bien les dimensions qu'on est à la fois dedans... dehors... à travers... Depuis, je pense que le rôle de la peinture, et peut-être de toute œuvre d'art, est de faire déborder l'espace, de le déchaîner ! De l'arracher à sa représentation statique pour le précipiter en nous.

---

**Jean-Luc Bayard** *Une précipitation qui est une dissolution de la représentation ?*

---

**Bernard Noël** Oui et non, car la représentation figurative ajoute un risque supplémentaire... le risque que le spectateur ne voie que la figure au détriment de la peinture... J'ai envie de dire que la figure incarne la politesse du désespoir : celui du peintre qui désespère de l'effet de son art – ou de la possibilité pour son art d'atteindre sa propre réalité... Matisse affirme

qu'il a toujours eu besoin d'un modèle pour peindre. Or, il ne peint pas ce modèle mais ce modèle est le foyer de la fusion de l'espace, de sa précipitation dans l'unité. Matisse a peint je ne sais combien de versions, je crois neuf, de *La Blouse romaine*. Rien de plus simple apparemment que ce tableau... C'est devant lui que le peintre aurait pu confier à Aragon: "J'ai travaillé cinquante ans pour qu'on dise Matisse, ce n'est que ça". Cette phrase m'a durablement frappé, d'autant que le travail obstiné de Matisse est invisible, chaque version recouvrant la précédente jusqu'à la simplification la plus extrême... J'aime cette élégance, qui dissimule le travail... Le comble de la simplification est atteint avec les papiers découpés... Pour être complètement sensible à ces "papiers", il faut savoir qu'il ne s'agit pas seulement de papiers découpés mais d'espace découpé. Matisse gouache d'abord la surface pour la rendre spacieuse puis il y découpe la forme. Ce dessinateur génial n'a eu de cesse de se débarrasser du dessin au profit du simple contour: un contour qu'il taille dans l'espace. Ainsi, quand on voit par exemple un nu bleu, ce n'est pas une simple silhouette posée devant nous mais un assemblage de blocs d'espace en forme de nu bleu. Je repense toujours avec émotion à ce que André Verdet note dans un entretien avec Matisse: "Quand sa vieille main saisit les ciseaux, elle s'envole dans l'espace."

---

**Jean-Luc Bayard** *En regard de cette simplicité apparente, quelques rappels venus de tes livres. Des Treize cases du je: "l'expérience, c'est ce qui me simplifie". Et du Roman d'Adam et Ève: "il faut aller au plus simple, toujours, et mieux vaut commencer par là." Mais qu'est-ce que "le plus simple"?*

---

**Bernard Noël** Le plus simple? Je ne sais que répondre, cependant que deux pensées me viennent, d'une part que la simplicité est souveraine et d'autre part qu'il n'y a rien de plus obscur que la clarté. La simplicité, c'est la politesse à l'égard du lecteur, à lui ensuite de voir l'ombre et de s'y engager.

---

**Jean-Luc Bayard** *Le plus simple, n'est-ce pas justement ce que visent les livres à finir, comme Bruits de langues et Fables pour ne pas?*

---

**Bernard Noël** Les *Fables*, oui. Je les avais oubliées. Récemment, rendant visite à

Jean-Paul Philippe, je l'ai trouvé en train de les lire. Je lui ai demandé pourquoi. Il m'a montré quelques pages, et je me suis dit: c'est très simple cela! Et l'envie m'est venue de les terminer. Tandis que *Bruits de langue*, il me semble que je n'y toucherai plus.

---

**Jean-Luc Bayard** *Le plus simple, n'est-ce pas aussi le lieu de la question spirituelle?*

---

**Bernard Noël** Notre époque a découvert la mystique sans Dieu... à travers Georges Bataille... Le fait d'être athée n'interdit pas une expérience mystique. L'expérience mystique a toujours été une expérience matérialiste... une expérience corporelle. Le mystique utilise des techniques corporelles et l'écriture, elle aussi, suppose, sinon des techniques corporelles, au moins des postures. L'exercice de postures propices à la concentration...

---

**Jean-Luc Bayard** *Quelles "postures"?*

---

**Bernard Noël** Comment dire? (silence) Je suis ancré dans l'obstination du refus... La manière la plus simple de préciser le sens de cette affirmation, c'est d'avouer que je ne veux pas être sauvé... en particulier par la poésie. Alors même que je ne cesse de la pratiquer... Je suis persuadé qu'au fond du noir, et là seulement, se trouve la vraie lumière... celle qui est indubitable parce qu'elle résiste justement à tous les refus...

---

**Jean-Luc Bayard** *Qu'est-ce que la vraie lumière?*

---

**Bernard Noël** C'est une qualité de l'espace... le point où l'espace entre en fusion avec nous-même et s'allège en nous allégeant... Autre chose, toute ma vie j'ai désiré voir comment le corps transpire de la pensée, et cette transpiration est la lumière même, la lumière du corps transfiguré... la posture de l'écriture est l'exercice apte à provoquer cette transfiguration – et peu importe si c'est désespérément!

---

**Jean-Luc Bayard** *Ici, je reviens vers tes premiers livres, en reconnaissant dans Extraits du corps l'exercice de la contemplation, et dans Le Château de Cène l'expérience de la relation. L'alternative ouverte par ces deux livres, est-ce la dissolution à l'intérieur ou la dissolution à l'extérieur?*